

Peut-on concevoir une Europe « romanesque » ?

La seule Europe incontestable, la seule Europe réelle, c'est l'Europe de l'esprit : dans sa conférence, et dans sa fameuse *Antipolitique*, György Konrad décrit les Européens non point tellement comme l'ensemble des nations qui se situent entre l'Atlantique et l'Oural, mais comme l'ensemble des hommes qui confèrent une valeur éminente à la « dignité de la personnalité humaine » - ou encore comme l'ensemble des individus qui vivent de contradictions perpétuelles, d'identités multiples et d'auto-analyse infinie.

En outre, dans sa défense et illustration de la démocratie pluraliste, il en vient, tout naturellement, à invoquer l'« éthique judéo-chrétienne »¹. Bref, son Europe est d'abord un état d'esprit, un Etat de l'esprit. Un Etat, en outre, fait par les esprits : les cultures nationales ne sont-elles pas finalement créées et déterminées par les seuls individus créateurs ? Les individus font les nations, non l'inverse.

Konrad se rattache donc, au moins implicitement et partiellement, à cette définition spiritualiste de l'Europe, devenue presque un lieu commun, et à laquelle un Paul Valéry avait donné jadis la forme la plus concise : nous sommes les fils d'influences historico-métaphysiques, personnifiées par Rome, Athènes et Jérusalem. Trois cités, qui symboliquement préfigurent l'Europe de l'« urbanité » chère à l'auteur de *L'antipolitique*.

Qu'ils se réfèrent ou non à Paul Valéry, les penseurs modernes, de Husserl à Chestov, de Jaspers à Simone Weil, ont presque

1 Cf. G. Konrad, *L'antipolitique*, La Découverte, 1987, p. 115.

toujours éprouvé le besoin d'en découdre avec cette triple ascendance spirituelle. Mais le plus important, c'est qu'ils le font même et surtout lorsqu'ils veulent parler d'Europe géopolitique. Récemment encore, l'un des grands philosophes de notre temps, le Tchèque Jan Pato

ka, dans son ouvrage *Platon et l'Europe*², n'a pas hésité à placer notre politique et notre histoire sous le signe platonicien — mais aussi bien stoïcien ou chrétien — du « souci de l'âme ».

Est-ce à dire que cette explication *spiritualiste* de l'Europe est à coup sûr la bonne ? Est-ce que réellement l'Europe de l'âme et de l'esprit précède, explique et suscite l'Europe sociale et politique, l'Europe des structures familiales, des structures de pouvoir ou des rapports de production ? L'Europe est-elle vraiment fille du « souci de l'âme », ou le « souci de l'âme » n'est-il en réalité qu'une simple humeur du corps européen ?

Ce débat, qui paraît à certains égards vieilli, demeure en réalité fondamental, même et surtout lorsque nous parlons d'Europe géopolitique : en effet, si ce sont des facteurs matériels qui ont fait l'esprit européen, ce dernier est évidemment relatif, probablement inexportable et certainement périssable, y compris dans l'une de ses manifestations qui nous importe le plus ici, la liberté individuelle, l'autonomie et la démocratie.

Mais regardons-y de plus près : ce débat du matérialisme avec le spiritualisme est en lui-même, et par excellence, un débat « européen ». Nous avons acquis, peu importe ici comment, un pouvoir littéralement infini de douter de nous-mêmes. Se demander si notre propre esprit procède de l'esprit, voilà bien ce que, nous autres Européens, nous avons en nous de plus vertigineux, et de plus spécifique : car il s'agit, ni plus ni moins, du doute de l'âme sur sa propre nature d'âme. Le spirituel jette le

2 Editions Verdier, 1983.

soupçon sur sa spiritualité.

La sagesse orientale a coutume de dire : « La connaissance ne connaît pas celui qui connaît ». Or l'Europe, à la pointe de son doute, en arrive à transgresser cette interdiction-là. Tentative ou tentation de suicide : nous menaçons de tuer, à force de connaissance, cela même qui connaît : notre esprit, ou notre âme.

Et d'ailleurs nous le faisons déjà dans le geste même de nous trouver une généalogie : dire qu'on est issu d'Athènes, de Rome ou de Jérusalem, c'est dire que notre âme est née ; c'est donc avouer qu'elle peut et va mourir.

György Konrad me paraît éminemment sensible à ce vertige européen, quand il évoque l'Europe « romanesque » dans laquelle, selon lui, nous vivons aujourd'hui. L'Europe des vérités partielles, des vérités fuyantes. C'est ainsi qu'il écrit : « Ma seule certitude, c'est l'incertitude »³. Et c'est ainsi qu'il profère ces mots si caractéristiques d'un artiste ou d'un penseur d'Europe : « Tout le savoir humain n'est qu'une terrible incertitude. Les cimes de la culture ne sont que lumineuse désespérance »⁴.

C'est admettre que la conscience que nous prenons de nous-mêmes à travers les plus hautes manifestations de notre pensée est une conscience fragile à l'extrême, et que nos plus hautes vérités, comme aurait pu dire Nietzsche, peuvent être du côté de la mort.

L'Europe, fille de l'esprit ? Oui, mais encore une fois, d'un esprit qui, en se reconnaissant une histoire, fût-elle purement spirituelle, ne peut plus se prendre lui-même pour un absolu. L'Europe ne peut pas ne pas douter d'elle-même, du fait même qu'elle *est* l'individu, l'âme individuelle, sujette à la question

3 Cf. G. Konrad, *Le rendez-vous des spectres*, Gallimard, 1990, p. 95.

4 *Id.*, p. 393.

vertigineuse.

*

Or que veut Konrad ? Que voulons-nous ? Faire vivre, dans l'Europe politique et sociale, l'Europe concrète, les vertus de l'esprit européen, et particulièrement celles qui nous tiennent tant à coeur : l'autonomie, la dignité de la personne, la démocratie.

Mais là gît le problème le plus grave : comment transformer en vertus publiques une manière de vice privé ? Je veux dire : comment structurer l'Europe concrète et géopolitique à l'aide de valeurs dont nous savons qu'elles sont relatives, fragiles et mortelles ? Qu'elles sont celles de l'« homme problématique » — pour reprendre une autre expression de Jan Pato

ka ?

Est-il possible de proposer à l'Europe, voire au monde, des valeurs qui ne vivent d'une vie authentique que sous la menace de leur propre anéantissement ; des valeurs qui habitent et qui hantent des individus libres de penser et de vivre la pensée jusqu'à ses angoisses extrêmes ?

Depuis Paul Valéry, notre sentiment de l'Europe apparemment n'a guère changé. Nous continuons à dire, aujourd'hui comme hier, qu'Athènes et Jérusalem ont ensemble forgé, pour le meilleur et pour le pire, cette réalité qu'on appelle l'*individu*, caractérisé par la quête et la conquête infinie d'un sens qui ne l'attend pas au coin de l'âme, et d'une âme dont il n'est pas sûr qu'elle ne soit pas une feinte de la matière. Mais tout de même, quelque chose changé, qui n'est pas mince : cette nouveauté menaçante, ce n'est pas tant le « déclin » de l'Europe, déjà tant annoncé par Valéry lui-même, ou par Spengler. (Ce déclin-là, c'était celui de la puissance temporelle que notre continent, par empires interposés, exerçait sur le monde. On sait qu'il est

consommé, ou peu s'en faut). Le drame d'aujourd'hui, je le dis sans paradoxe, ce pourrait bien être celui de notre responsabilité spirituelle croissante, dans la conscience croissante de notre fragilité.

Notre responsabilité, oui, et notre influence. Car on s'accorde à reconnaître que les valeurs de l'individu, de la démocratie, de l'autonomie, de la tolérance ou du pluralisme, filles de l'âme européenne, si elles sont violemment combattues par tous les pouvoirs qu'elles dérangent, si elles sont foulées aux pieds dans certaines régions de notre propre continent, n'en sont pas moins, pour un nombre croissant d'hommes et de femmes, des valeurs ou des idéaux de référence (si j'ose cette désagréable expression). Il semblerait bien que dans le monde entier, les peuples ne marquent pas une préférence constante pour l'esclavage, la torture et les caprices des tyrans.

Mais je le répète, cette responsabilité croissante, voilà bien notre drame. Car c'est *la responsabilité de la fragilité*. Nous ne pouvons pas nous cacher que la marche à la démocratie, à l'Europe « romanesque » et pluraliste, c'est aussi la marche de l'âme vers le doute ; que la liberté, c'est aussi le vertige ; que le pouvoir d'écrire sa propre histoire et sa propre généalogie, c'est aussi le pouvoir terrifiant de nier sa propre évidence, de se piquer soi-même comme le scorpion. Ce n'est pas pour rien que des peuples opprimés par le totalitarisme, et sans doute sincèrement avides de liberté, n'en commencent pas moins par se jeter dans les passions nationalistes. (A cet égard, expliquer les nationalismes actuels par le pur et simple « autonomisme » me paraît témoigner, chez Konrad, d'une vision peut-être excessivement idyllique). Les passions nationalistes font couler le sang, mais sont par excellence des passions rassurantes ; elles évitent les angoisses de la liberté vraie.

*

Dans son *Antipolitique*, et dans sa conférence, György Konrad se montre cependant beaucoup plus optimiste que je ne suis. Il considère que la *démocratie* saura donner aux peuples le meilleur de l'esprit européen, et ne craint guère qu'elle insuffle dans leurs âmes, si peu que ce soit, cette « désespérance » de la conscience dont il fait ailleurs le destin de la haute culture européenne.

Pourquoi la démocratie ? Parce que, nous dit-il en substance, ce régime politique n'est pas un régime politique. C'est justement le lieu même où les vertus de l'individu peuvent passer dans la communauté. Où le « Je » peut devenir « Nous » sans cesser d'être « Je ». Où l'Europe romanesque peut devenir l'Europe concrète et réelle.

La démocratie, c'est le doute, la réflexion critique, la création solitaire, métamorphosés en réalité communautaire ; devenus expérience proprement politique, organisation du « Nous », élaboration des institutions. Et « l'Europe » se définirait précisément comme le passage, sans perte essentielle, des vertus de l'individu dans les institutions de la communauté.

Konrad écrit que la démocratie est « la grande route de l'histoire européenne ». Il ajoute, dans une formule capitale qui rattache décidément le destin de l'individu penseur à celui du peuple gouverné mais autonome, que « la démocratie métaphysique et la démocratie sociétale sont un miroir l'une pour l'autre »⁵.

C'est pourquoi il définit enfin la démocratie comme la *création* par excellence - dans l'ordre social ; la création, avec tout ce qu'elle comporte d'incertitudes, d'artifice, de mystère et de contradictions. Voilà qui lui permet d'invoquer, contre le Pouvoir politique, un « pouvoir intellectuel » fait de persuasion pure, et qui doit « définir les idées et le style qui régulent une culture, y

5 Cf. *L'antipolitique*, p. 172.

compris la culture politique », dans l'espoir, pas nécessairement déçu, que « les hommes du pouvoir commencent à voir le monde de la même façon que [le créateur] »⁶.

Vision, extrêmement optimiste, d'une Europe « romanesque » et comme façonnée par les romanciers. Vision qui apparemment ménage un réel espoir communautaire pour la pensée dès lors qu'elle renonce à se fourvoyer dans les « engagements » qui ont déconsidéré tant d'intellectuels jusqu'aux années 80. La *démocratie* serait la possibilité unique mais réelle de combler le gouffre, dont Konrad dit lui-même qu'il est « ontologique »⁷, entre Pouvoir et création intellectuelle ; le lieu de la réconciliation entre la politique et la pensée, entre le « Je » et le « Nous », entre l'individu transi de doute et l'Etat pétri de certitudes.

La démocratie, ou l'inquiétude de la quête métaphysique individuelle, transformée en sérénité, à peine crispée, de la réalité politique collective.

*

Mais je repose la question : cela est-il réellement possible ? Le gouffre que Konrad lui-même diagnostique entre le *Je* créateur et le *Nous* sociétal peut-il réellement être comblé, si ce gouffre est « ontologique » ? Pratiquement, le *Nous*, même démocratique, peut-il prendre le risque, si peu que ce soit, d'assumer les incertitudes essentielles, et peut-être mortelles, du *Je* ? D'un *Je* qui sous la plume de Konrad a par ailleurs écrit, noir sur blanc : « Le nous n'existe pas »⁸ ?

Tout romancier, tout artiste et toute personne qui poursuit

6 *Id.*, p. 162.

7 *Id.*, p. 159.

sincèrement l'aventure solitaire du *Je* pourrait sans doute contresigner cette dernière formule, tout comme celle qui évoque la désespérance de la pensée à ses sommets. Mais je ne puis m'empêcher de voir une contradiction entre de tels sentiments d'artiste et l'espérance placée en la démocratie — dès lors que l'on veut faire du *Nous* démocratique l'émanation même du *Je* poétique...

Un régime politique, une organisation du *Nous*, comment pourraient-ils se concevoir dans la désespérance, fût-elle lumineuse ? Est-ce que Konrad ne retrouve pas, en invoquant la « démocratie » européenne comme lieu de rencontre entre l'aventure individuelle et l'organisation du social, les mêmes difficultés que les intellectuels des générations antérieures, qui espéraient faire vivre dans ce qu'ils appelaient la Révolution les valeurs de leur Révolte intérieure et personnelle ? Ne veut-il pas, sous une forme infiniment plus pacifique et subtile que naguère, mettre « l'imagination au pouvoir », mais, à la différence des utopistes de 68, en sachant que l'imagination, c'est-à-dire le *Je* solitaire et fait d'incertitudes, ne suffira jamais à donner à la communauté le sens solide et rassis dont elle montre le besoin, aujourd'hui plus que jamais, y compris dans notre Europe ?

*

Pour sortir du dilemme, je ne vois qu'une issue : admettre, fût-on romancier, que l'Europe n'est pas « romanesque » : admettre que l'individu, comble et sommet de l'évolution européenne, lieu non seulement de la contradiction et de l'autoanalyse mais d'une infinie possibilité de doute, ne doit pas espérer s'hypostasier tel quel dans la société, en faisant l'économie de la réalité proprement et spécifiquement communautaire.

8 Cf. *Le rendez-vous des spectres*, p. 208.

La seule solution, c'est d'admettre qu'il est un moment, ou un lieu de l'âme, où le doute européen doit s'arrêter, le *Je* créateur oublier son incertitude infinie. Et ce point d'arrêt, cet impératif absolu, qui permet d'échapper à la désespérance de l'esprit solitaire, c'est peut-être (mais sans doute pas seulement) cette *vie humaine* dont Konrad dit ailleurs, avec force, qu'elle représente pour lui la valeur absolue. Je le cite : « La dignité de la personnalité humaine (...) est une valeur fondamentale qui ne nécessite pas de démonstration plus approfondie »⁹.

« Qui ne nécessite pas de démonstration plus approfondie ». Ce refus d'approfondir, c'est-à-dire de mettre en doute ou en question, à force d'esprit critique ou d'esprit d'examen, la valeur qu'on affirme et qu'on éprouve, la valeur fondatrice, voilà probablement le sacrifice que la pensée européenne doit exiger d'elle-même.

L'Européen d'aujourd'hui, artiste ou penseur, s'il ne veut pas proposer au monde un programme spirituel d'autodestruction, ou, plus banalement, passer une fois de plus aux yeux des politiques pour un doux fantaisiste ou un sombre rêveur, doit, à un moment ou à un autre, arrêter une valeur « qui ne nécessite pas de démonstration plus approfondie ». Il doit renoncer à être l'apprenti sorcier de sa propre âme, de son propre vertige ; renoncer, du moins en public, à manger tous les fruits de l'arbre de la connaissance de soi.

Telle est en tout cas mon interrogation : comment faire pénétrer dans l'Europe concrète et géopolitique, puis, éventuellement, dans le monde, les valeurs les plus hautes de l'esprit européen tel qu'il s'incarne dans ses artistes et ses penseurs : critique, conscience, doute, pluralisme, tolérance, respect de l'individu, *incertitude* essentielle, sans que ces valeurs,

9 Cf. *L'Antipolitique*, p. 115.

par leurs vertus mêmes, ne finissent par conduire à cette « désespérance » que Konrad avoue trouver aux « cimes de la culture », et que, d'une certaine manière, on y trouve effectivement ?

Comment donner au *Nous* communautaire les vertus du *Je* solitaire sans lui en communiquer les vertiges ?

*